

Prologue

Trois éclairs, trois coups de tonnerre. Et la pluie.

Les premières gouttes lui caressent légèrement la joue, comme si, pour la consoler, Dieu effleurait son visage avec précaution, du bout des doigts.

Elle incline la tête en arrière et offre son corps au ciel.

La pluie fraîche tombe sur ses paupières fermées, et l'eau se fraye un chemin jusque dans sa bouche. Elle a un goût de fer.

La femme avale les gouttes, passe la langue sur ses lèvres, encore et encore, pendant que l'averse gagne en force.

Bientôt, c'est l'intégralité des masses d'eau que contient l'atmosphère qui semble venir s'écraser sur la berge, à l'endroit précis où elle se tient. Tout se grise, se détrempe. Ses cheveux deviennent des algues; sa robe claire déchirée et tachée, une voile. La boue qui lui macule le front, les joues et la gorge se dissout et, sur son visage, naît l'esquisse d'un sourire.

Puis elle tressaille, comme si elle s'éveillait d'un rêve.

L'enfant, se dit-elle.

Elle fouille du regard l'obscurité qui plane sur les pâturages et la colline, tend l'oreille en direction de la forêt qu'elle vient de traverser en courant. Tout ce qu'elle perçoit, c'est la rumeur de la pluie et sa propre respiration, haletante.

Son cœur bat la chamade dans sa poitrine.

Une voix lui crie de fuir. Est-ce la sienne? Cours à travers la nuit, cours aussi loin que tu peux!

Mais elle n'en a pas la force.

Son corps est engourdi, ses jambes lui semblent lourdes, fatiguées. Et puis, où irait-elle ?

Un nouvel éclair déchire le ciel. Immédiatement suivi d'un violent coup de tonnerre. La femme, dont la silhouette gracile se dessine l'espace d'un instant à la surface argentée de l'eau, bouge à peine.

L'obscurité, se dit-elle. C'est ma seule alliée. Bientôt, elle aura disparu. Cours, cours avant qu'il ne soit trop tard !

Mais son corps la trahit, ses jambes refusent d'obéir. Elle cherche les mots d'une prière ; dans son désarroi, elle n'en trouve aucune qui puisse lui venir en aide. Le ciel est noir strié de gris et voilà qu'un souffle froid balaye la vallée.

D'une main hésitante, elle essuie l'eau sur son visage, et alors revient l'odeur du sang, comme un rappel du mal.

La haine. Le dégoût. L'irréparable.

Elle tient encore le couteau. Le couteau de cuisine, long et effilé, dont la lame est maculée de sang noir. Lentement, elle la fait glisser contre son cou. Comme c'est tentant... Ce serait si facile.

Très vite, elle se ravise et observe l'acier que la pluie rince doucement.

Ce serait si lâche.

Envahie par une force nouvelle, elle tombe à genoux et commence à creuser fébrilement le sable de ses mains lacérées.

Lorsqu'elle a fini, elle jette le couteau dans le trou, le rebouche à la hâte. Regarde alentour, indécise.

L'enfant, se dit-elle. Il faut se dépêcher.

La pluie, la pluie fraîche lui redonne des forces. Elle éprouve soudain une intense envie de vivre. De ne jamais mourir.

Avant que l'aube n'ait chassé les nuages, elle a disparu.

1

Pas un souffle d'amour. Les premières chaleurs de l'été, étouffantes, ont frappé au début du mois de juin. Et voilà que Herman et Signe sont morts et que, soudain, l'annonce de leur décès replonge Konrad Jonsson dans le passé.

«Appelle-nous papa et maman», lui avaient-ils demandé.

La plupart du temps, il avait obtempéré, sans jamais se sentir entièrement sincère. Enfin, c'était il y a bien longtemps, tout cela, ses souvenirs se sont embrumés.

Dans l'esprit de Konrad, ils sont encore jeunes. Pourtant ils devaient approcher les quatre-vingts ans au moment de leur mort. Herman avait passé sa vie à travailler aux abattoirs de Scan. Quand il était d'équipe au nettoyage des boyaux, il empestait toujours terriblement en rentrant. Chaque soir, Signe l'aidait à se frotter soigneusement. Après quoi il resplendissait, bien propre, ses deux joues rondes comme des pommes. Il se contentait de petits bonheurs dans la vie, Herman. Les abattoirs doivent être fermés depuis des années maintenant.

Signe, jamais on ne l'entendait se plaindre, alors que son dos et ses genoux la faisaient souffrir.

Certes, ils avaient leurs petits soucis tous les deux. Konrad l'avait vite compris, bien que rien n'ait jamais été formulé. Et il savait quel en était l'objet: Klas, le fils unique, constamment entouré d'un nuage de malaise.

Sera-t-il encore là?

Au moment où apparaît le panneau indiquant la direction de Röddinge, Konrad est pris d'une vive impulsion: il quitte

la départementale, dépasse l'église blanchie à la chaux et traverse le village blotti au creux de la pente.

La vallée des mystères. Ce n'est peut-être qu'une manière de retarder son arrivée, mais Konrad a très envie de la revoir.

Sur la route de terre qui serpente, il croise un tracteur, et juste après une jeep vert foncé – à part ça, tout est tranquille. Au loin, on entend un chien aboyer. Pour prévenir de la présence d'un inconnu, sans doute. Après la dernière maison commence la forêt: de hauts hêtres dont le feuillage léger joue avec le soleil, des chênes noueux et de sombres sapins. Deux petits bosquets de bouleaux. Dans une clairière, derrière des fils barbelés, un troupeau de vaches à la robe dorée paît autour d'une baignoire mangée par la rouille.

Ensuite s'ouvre la vallée. Le pays des aventures. Konrad ne peut s'empêcher de s'arrêter un instant. Il descend de l'Opel et inspire à pleins poumons. Tant de fois ils ont pédalé jusqu'à ce point de vue enchanteur... Autour de lui, ça sent la terre, la première verdure de l'été – et un peu la bouse de vache, aussi. Entre les collines pentues coule la rivière, bordée de roseaux et de peupliers, exactement comme dans son souvenir. Il repense aux inondations printanières qui pouvaient transformer les pâturages en un delta d'îles et de lacs. À la glace, qui prenait en hiver. Tourné vers la colline le plus au sud, plissant les yeux face au soleil, Konrad aperçoit des buses qui planent au-dessus de la cime des arbres.

Il soupire. Il reviendra ici, il le faut. Mais pour l'heure, le reste ne peut attendre.

Un peu plus loin, la route de terre poursuit sa course dans la forêt, passe à travers champs, puis rejoint la départementale.

Il continue vers l'est. «Vers la maison.» Konrad répète les mots dans sa tête; ils sonnent faux. Ce n'est qu'après avoir dépassé la station-service Statoil à l'entrée de la ville et aperçu la vieille université populaire qu'il relâche l'accélérateur et laisse la voiture gravir doucement la dernière crête. *Ici, le bonheur vous*

attend : Tomelilla, une ville dans le vent! clame le panneau de bienvenue de la commune. Il est orné de la silhouette d'un oiseau de proie aux ailes déployées. Konrad sourit.

Au premier carrefour, où se dresse aujourd'hui un centre commercial composé de trois grands hangars, il tourne à gauche, traverse la voie ferrée et dépasse lentement le Rio, le cinéma désaffecté. Pas une âme en vue. Il stoppe devant le stand à hot-dogs de Bertil et descend de voiture.

«Double meurtre à Tomelilla. La police lance un appel à témoins», déchiffre-t-il sur le présentoir où s'étalent les gros titres de l'*Ystads Allehanda*.

«La vague de chaleur continue d'étouffer la Scanie», assure le *Kvällsposten*. Contrairement aux gazettes locales, les quotidiens nationaux semblent avoir déjà oublié le fait divers. Cinq jours ont passé depuis.

Konrad lui-même n'a appris la nouvelle que la veille, tard dans la soirée. Deux appels téléphoniques en l'espace d'une heure. D'abord une inspectrice de la criminelle d'Ystad lui avait annoncé de but en blanc que ses parents adoptifs étaient morts et que la police souhaitait s'entretenir avec lui. De façon purement informelle. Puis un avocat, qui voulait lui parler de l'héritage. Une somme significative, avait-il confié à voix basse. Il reviendrait sur le montant plus tard. C'était pour le moins inattendu.

La dernière fois qu'il avait vu Herman et Signe remontait à près de trente ans. Pas même un coup de fil pendant toutes ces années. À dire vrai, il avait à peine pensé à eux et soigneusement évité de revenir à Tomelilla. Pour quelle raison précise, il l'ignorait. Mais le lien avait été rompu une fois pour toutes, et l'idée de renouer avec sa famille d'adoption l'avait toujours rebuté. Même quand il avait été au plus bas, jamais il n'avait envisagé de faire le voyage retour.

Au téléphone, l'inspectrice l'avait mis en garde: «Les circonstances du drame sont particulièrement choquantes.»

Peuvent-ils être pires que morts? s'était demandé Konrad.
« Ils ont été tués d'une balle dans la nuque. Tous les deux.
Nous pensons qu'il pourrait s'agir d'un cambriolage. »

Il lui était vaguement revenu en mémoire qu'un peu plus tôt dans la semaine, la radio avait parlé d'un meurtre à Tomelilla. À ce moment-là, il avait à peine réagi.

Mais quand il avait appris qui étaient les victimes, un sentiment d'inéluctabilité l'avait envahi: l'heure était venue de renouer avec la petite ville qui l'avait vu naître.